

LE ROMANTISME FRANÇAIS ET LE ROMAN HONGROIS AVANT 1848

Le roman et la nouvelle naissent en Hongrie vers 1820, époque de la régénération de la littérature hongroise. Jusqu'à cette date on ne rencontre en général que des traductions ou adaptations dépourvues de toute originalité.

La première nouvelle hongroise peignant un milieu hongrois avec personnages tirés de la vie hongroise est un conte d'András FAY : *A küllönös testamentom* (L'étrange testament), publié en 1818. De cette date jusqu'à la révolution de 1848 c'est la période d'enfance du roman hongrois. Nous allons essayer de montrer que la littérature française peut s'attribuer l'honneur d'avoir puissamment aidé et inspiré cette jeune littérature appelée à donner au monde de superbes œuvres originales.

Au début cette inspiration ne se fait guère sentir. Les initiateurs de la *nouvelle* hongroise : András FAY (1786-1864) et Károly (Charles) KISFALUDY (1788-1830) ainsi que leurs successeurs suivirent plutôt les récits des almanachs allemands et austro-allemands. D'autre part les premiers romans portaient l'empreinte du roman allemand et anglais. Dans son *A Belleky ház* (La maison B.) (1832) A. FAY imite la manière d'Auguste LAFONTAINE, le romancier allemand à la mode. Le *Szirmay Ilona* (1836) de József GAAL (1811-66), l'*Abafi* (1836) du baron Miklós JÓSIKA (1796-1865) prirent pour modèle les romans historiques de Walter SCOTT. BULWER trouva un imitateur en Lazare PETRICHEVICH-HORVÁTH (1807-1851) qui écrivit *Az elbujdosott* (L'exilé).

Toutefois on remarque bientôt que l'ascendant des lettres françaises augmente de jour en jour et qu'il finit par détourner entièrement les écrivains hongrois des modèles allemands. Ce changement va de pair avec la croissance du

charme exercé par le libéralisme français sur les esprits en Hongrie. Nombre de traductions de BALZAC, de DUMAS, de V. HUGO, de MÉRIMÉE, de Georges SAND et d'Eugène SUE publiées à cette époque jalonnent ¹ le chemin victorieux du roman français en Hongrie. Ajoutons que les traductions ne donnent pas une idée exacte de la curiosité francophile du public hongrois puisqu'on lisait ces œuvres dans l'original, la connaissance du français étant redevenue, comme sous l'ancien régime, une obligation imposée par la mode.

Le premier nouvelliste hongrois qui, consciemment, suivit les modèles français, fut Pál CSATÓ (1804-1841). Cet ingénieux écrivain instaura sous l'influence de BALZAC et d'autres le *réalisme* dans la littérature hongroise. Une peinture soignée du milieu et des processus psychologiques fut le résultat de ses efforts. Il évite de suivre la manière exagérée de Balzac, qui charge ses descriptions un peu trop étendues d'une fatigante profusion de détails. Il le suit plutôt dans ce procédé qui consiste à faire entrer dans le récit des détails apparemment insignifiants, mais saisis sur le vif et dont se compose l'atmosphère de l'histoire. La lucidité d'esprit et la sûreté de coup d'œil avec lesquelles Csató dessine ses figures rappellent les qualités analogues de Balzac ; tous deux ébauchent sur des données exactement observées leurs âmes sans donner dans la sensiblerie de leur époque. Il va sans dire que le nouvelliste hongrois n'atteint pas à la profondeur du génie français ; loin de s'élever jusqu'aux chefs-d'œuvre (*Eugénie Grandet*, *Père Goriot*, etc.) il semble plutôt goûter et suivre les petits récits de Balzac, tels qu'on en trouve dans les *Scènes de la vie de province*, par exemple.

1. Nous copions dans le journal allemand manuscrit d'un bourgeois de Kassa, Armin JÁRMAY, un témoignage d'autant plus caractéristique qu'il provient d'une personne qui n'est pas homme de lettres, mais simple lecteur : « Diese Sommer-Vergnügungen fanden indessen auch im Winter einigen Ersatz für mich, bestehend in Lesen guter Jugendschriften, als « die Insulaner » (ein von Bruder Carl mit unendlichem Fleiss abgeschriebenes und mit selbst gemalten Illustrationen versehenes Buch) « Robinson », « Die vier Haimonskinder », später Tschokke's Erzählungen bis endlich Eg. Sue und Dumas Werke meine volle Aufmerksamkeit in Anspruch nahmen, welche Lecture der Entwicklung meines Geistes sehr zu statten kamen. » Les œuvres d'Eugène Sue et de Dumas père sont considérées ici comme le point final d'une évolution ; elles viennent remplacer la lecture des auteurs allemands. (N. d. l. R.)

Mais Csató est français aussi dans son style. Il n'a pas la gravité de Balzac, il imite plutôt la facilité des autres conteurs français de l'époque. Avec une désinvolture agréable il commence son récit presque en badinant, entre en matière insensiblement et captive aussitôt l'attention. Il est intéressant sans calcul et varié sans effort. Son dialogue a du naturel, du brillant, pareil à la causerie des hommes d'esprit. Son style très hongrois a néanmoins une nuance de l'esprit français, il possède la légèreté et la souplesse de ses modèles. Il est regrettable que cet habile initiateur n'ait pas fait école et que sa carrière se soit si vite terminée.

Péter VAJDA (1808-1846) est un cas isolé de cette époque. Adorateur de la nature et disciple des idées philosophiques du XVIII^e siècle, il chanta dans sa prose ossianique les beautés de la nature non sans rappeler les romantiques allemands, NOVALIS et HÖLDERLIN, et... VOLTAIRE. Celui-ci surtout devait être présent à son esprit lorsqu'il écrivit son conte plaisant : *A legszebb leány* (La plus belle fille du monde, 1834) dont le héros est le fils du calife Haroun-al-Rachid, et son roman médiéval *Tárcai Bende* (1837) dont l'action se place en Terre-Sainte. Tout comme Voltaire, Vajda promène ses héros dans un Orient plus ou moins fantaisiste et ses romans d'aventures comme ceux de Voltaire, sont des prétextes pour insinuer sa satire de l'humanité et son éloge de la philosophie libérale qui prêche la justice, la pitié humaine et la foi naïve dépourvue des accessoires de la religion positive. Faut-il ajouter que l'imitateur hongrois n'égale pas en art le plus parfait des conteurs français ?

Cette période a donné une œuvre de grand style : le premier roman psychologique de la littérature hongroise : *A karthausi* (Le chartreux, 1839-1841). L'auteur du roman, le baron Joseph Eötvös (1813-1871) fut un homme d'État distingué, et, à deux reprises (1848 et à partir de 1867), ministre de l'instruction publique. Les expériences acquises pendant son voyage en France, la visite qu'il fit à la Grande Chartreuse lui suggérèrent l'idée de son roman qui raconte l'histoire d'un jeune aristocrate français sous forme de journal et de mémoires. Placés à l'époque de la révolution de juillet, nous assistons aux épreuves sentimentales d'un jeune

homme qui se fait chartreux après bien des déboires et luttes intérieures. Le roman hongrois se rattache à la longue série des romans personnels de la littérature française qui depuis la *Nouvelle Héloïse* préconisent le droit du cœur et de la passion dans un style plus ou moins frénétique et sentimental.

Le *Chartreux* présente toutes les qualités et tous les défauts du genre. La mélancolie, le scepticisme déchirant, le mal du siècle, l'horreur de la société, la fuite dans la nature, l'éloge de la vie simple et naturelle s'y retrouvent avec le style traditionnel : réflexions lyriques, auto-biographie sentimentale dont l'auteur se fait passer pour l'éditeur. Il est évident que tout cela a été suggéré au baron Eötvös par ses abondantes lectures françaises. Au reste on trouve même des coïncidences frappantes dans les détails surtout avec *Adolphe*, *René* et le *Volupté* de SAINTE-BEUVE, mais nous éviterons des rapprochements fastidieux. Nous dirons plutôt que malgré ces parallélismes le roman hongrois n'est pas du tout une imitation servile d'un roman quelconque : l'auteur y a peint sa propre vie, y a créé un style à lui. L'originalité est sensible dans le récit, dans les descriptions, dans les réflexions, et surtout dans l'analyse de son héros. Son style, quoique analogue à celui de ses modèles, diffère considérablement de la notation sèche de B. Constant et de Sainte-Beuve ou de l'éloquence fougueuse de Jean-Jacques. Son éloquence est chaude, mais elle approche plutôt de celle de ses célèbres discours académiques où le pathétique s'allie à la profondeur de la pensée. Ce style pénètre ses paysages, ses analyses, ses réflexions ; c'est son style propre dont on ne trouve pas d'analogue chez les écrivains français. Cette éloquence préfère les grandes périodes et abonde en comparaisons majestueuses et d'un grand effet oratoire.

Ainsi malgré ses défauts le *Chartreux* est la précieuse confession d'une âme poétique ; ce roman reste sans aucun doute un livre captivant, peut-être le chef-d'œuvre du romancier hongrois.

Dans l'influence que la nouvelle et le roman français ont exercée sur la littérature hongroise, la plus grosse part revient sans doute à V. HUGO, à DUMAS père, à GEORGE SAND

et à Eugène SUE. On se rappelle quels étaient les caractères de cette littérature, caractères communs aux modèles et aux imitations. Cette littérature se donne une mission apostolique, elle prétend non seulement amuser, mais encore guider le lecteur. Tous les moyens sont bons pour réaliser ce dessein. Pour ne pas manquer son effet les romanciers n'ont pas peur des exagérations et ne craignent pas d'abandonner le principe rationnel du vraisemblable. Malgré une teinture réaliste incontestable, leur vue est fautive, ils voient tout en grand et en noir et blanc. Leur principal souci est d'accroître l'intérêt de leur récit ; ils s'adressent surtout à l'imagination excitée par les surprises, les contrastes, les bizarreries, l'exotique et même par la représentation de détails repoussants, voire hideux. Leurs thèmes de prédilection sont les erreurs fatales, le travestissement, le quiproquo, l'intrigue noire et basse, les crimes atroces, les scènes sanglantes et en général les événements mystérieux. Poisons, dagues, trappes, corridors secrets, pas dans le mur, etc., constituent les accessoires de ce genre. Des titres et des épigraphes prétentieux et mystérieux mis en tête des chapitres ajoutent à l'effet général.

Dans les caractères aussi ces écrivains recherchent les effets outrés et le contraste. Les personnages sont trop héroïques, trop généreux, trop vertueux ou trop méchants et trop vils. Leurs vertus et leurs crimes prennent des proportions gigantesques ; ce sont des anges ou des monstres. L'analyse est remplacée chez eux par la peinture de passions effrénées et invraisemblables. Souvent la folie s'empare d'eux mais ils recouvrent leur bon sens presque aussi facilement. Ils parlent un langage plein de pathétique et d'éloquence, leur phrase se brise en cris et en répliques saccadées.

Les descriptions sont riches en couleurs pompeuses où il est facile de reconnaître les effets recherchés, l'excès du brillant et du noir : elles rappellent les décors de théâtre. Dans la peinture historique ils trouvent plutôt le détail extérieur que la vérité intérieure. Les personnages de diverses époques pensent toujours de la même façon et nous transmettent les pensées modernes de l'auteur.

Il est évident que ces défauts qui se retrouvent chez les écrivains français à côté de qualités incontestables, sont plus accentués chez les imitateurs hongrois. Voici par exemple le vrai fondateur du roman hongrois : le baron Miklós JÓSIKA (1796-1865) dont la fécondité rappelle celle de Dumas père : il n'a pas écrit moins de 127 volumes de romans et de nouvelles. Il imite en premier lieu Walter Scott et les imitateurs de celui-ci, mais il n'a pas réussi non plus à échapper à l'influence des romanciers français. Le nègre des *Könnyelműek* (Têtes folles, 1837) qui prend une revanche sanglante rappelle les héros noirs du *Bug Jargal* de V. Hugo et de l'*Atar Gull* d'Eugène Sue et dans la peinture du milieu exotique ainsi que dans certains détails du récit il est facile de reconnaître le souvenir des modèles français. Deux autres romans du baron JÓSIKA : *Ákarat és hajlam* (Volonté et inclination, 1845) et *Egy kétemeletes ház Pesten* (Une maison à deux étages à Pest, 1847) portent la marque incontestable d'Eugène Sue. D'ailleurs la plupart de ses romans rappellent le mauvais romantisme français : on y retrouve sa psychologie frénétique et sa manière de conter tenant en haleine le lecteur par des tours surprenants et d'autres effets qui piquent la curiosité.

Le baron Joseph Eötvös a suivi les romanciers français dans leur effort pour corriger les vices des institutions sociales : son grand roman satirique *A falu jegyzője* (Le notaire du village, 1845) et son roman historique *Magyarország 1514-ben* (La Hongrie en 1514, 1847) ont été écrits pour défendre ses idées libérales et démocratiques.

Le genre du croquis humoristique et satirique s'est développé en Hongrie dans la même période sous l'influence anglaise (STERNE, DICKENS) et allemande (JEAN PAUL, SAPHIR, croquis viennois et berlinois), néanmoins on y reconnaît aussi le souvenir des écrivains français : par ex. les *Scènes populaires* de Henri MONNIER illustrées par l'auteur lui-même. On s'arrachait à Pest le *Charivari*, la *Caricature* et l'on imita les tableaux de genre des *Mystères de Paris*, etc. Sous la plume hongroise, les tableaux parisiens furent remplacés par des tableaux hongrois : on peignit la vie de la capitale et de la province, on se mit à dessiner les

originaux magyars d'après les originaux parisiens. Un des maîtres de ce genre, Ignace NAGY (1810-1854) composa son *Magyar tiltok* (Mystères hongrois, 1844-45) en décalquant les *Mystères de Paris*. Le roman d'Eugène SUE fut imité dans tous les pays de l'Europe : dès lors il n'est pas étonnant que l'on trouve, à côté de « mystères » de Londres, de Berlin, de Vienne, d'Amsterdam et de Hambourg, des « mystères de Hongrie ». Le roman d'Ignace Nagy est à proprement parler une série de tableaux de genre liée par une histoire romanesque à l'Eugène Sue. Il est curieux de voir l'auteur hongrois aller jusqu'à la parodie de son modèle français ; en effet il écrit un de ses chapitres en imitant consciemment la phrase boursouflée d'Eugène Sue dans le *Juif Errant*.

Le *Hazai rejtelmek* (Mystères de Hongrie, 1846-47) de Lajos KUTHY (1813-1864) part aussi de l'imitation d'Eugène Sue, mais ce roman dépasse en valeur le précédent, bien que l'imitation soit ici encore plus manifeste, dans le style et les sujets. L'auteur hongrois peint en effet avec beaucoup de talent et une imagination vraiment saisissante la vie de la *puszta* hongroise. Aussi fut-il parmi les nouvellistes de l'époque, le plus populaire et le plus en vogue. D'après une critique contemporaine (1839) « il est chez nous à peu près le seul, mais un vrai représentant du romantisme français ; nous du moins, nous ne connaissons dans toute l'Allemagne, si âpre à copier l'étranger, aucun écrivain qui soit comme lui si près de Victor Hugo par la force et l'affinité d'esprit ». Ses récits sont caractérisés par une composition nerveuse et inégale ; il cherche moins la profondeur que les effets de surprise mélodramatique, l'horrible, l'exceptionnel, l'extravagant. Et néanmoins il a des rencontres très heureuses, des finesses dans l'analyse et beaucoup d'originalité dans l'invention et dans les images qu'il emploie abondamment et avec une facilité extraordinaire. Il fut populaire d'abord parce qu'il choisit presque exclusivement pour sujet des histoires d'amour ; jalousie, désillusion, infidélité, perfidie, chagrin d'amour, tout cela aboutit chez lui à la tragédie, au désastre.

Les autres nouvellistes de l'époque : Joseph GAAL et Albert

PÁLFFY (1820-1897) qui placent de préférence leurs histoires dans des milieux étrangers, Alajos DEGRÉ (1820-1896), János BARTHOS (pseud. Márk, 1821-1894) et beaucoup d'autres, surtout les jeunes, sont tous partisans, en politique, des idées libérales et démocratiques et même de la révolution et de la république ; en littérature, du romantisme français.

On n'oubliera pas, en parlant de l'influence du romantisme français en Hongrie, de mentionner Alexandre PETÓFI, (1823-1849) qui composa aussi un roman terrifiant : *A hódér kötele* (La corde du bourreau, 1846) et qui, malgré des côtés intéressants, porte l'empreinte de la frénésie du romantisme français de son époque.

D'autre part le grand romancier hongrois du siècle Maurice JÓKAI (1825-1904) qui était à cette époque encore au début de sa carrière d'écrivain, confesse lui-même son adoration pour V. Hugo et Eugène Sue. « Je cherchais, — dit-il, — l'extraordinaire, ce qui n'a pas été vu encore. Mon ambition était de suivre des sentiers où les sabots de Pégase n'ont pas laissé de trace ». En effet, ses premiers romans et nouvelles montrent l'influence des romanciers français : recherche des contrastes, de sujets extraordinaires et terrifiants, exagérations de l'analyse, boursoufflure pathétique du style. Cette influence s'affaiblit dans ses romans suivants et se fonde dans les qualités propres de son génie ; néanmoins il resta éternellement romantique, fils hongrois du romantisme français.

Cette rapide esquisse montre combien grand était l'ascendant de la littérature française à l'époque où se forment la nouvelle et le roman hongrois. Toutefois ce nouveau genre révèle dès cette époque des traits bien nationaux.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle le roman anglais et le roman russe viennent ajouter leur prestige à celui du roman français, mais à ce moment déjà le roman hongrois avait poussé des branches vigoureuses dans lesquelles l'influence étrangère est moins sensible, car la littérature nationale avait atteint dès lors le niveau de la littérature mondiale, en trouvant son originalité.

(Université de Budapest).

FERENC SZINNYEI.